

Ana Maria Alves, Instituto Politécnico de Bragança, Portugal

DOI:10.17951/lsmll.2022.46.1.49-58

Penser, écrire et traduire l'altérité chez Nancy Huston

Thinking, Writing and Translating Otherness at Nancy Huston

RÉSUMÉ

Notre propos est de faire une approche de Nancy Huston afin de démontrer combien la question de l'altérité est au centre de l'écriture de l'auteur. Nous analyserons la représentation de l'écriture houstonienne abordant une vision translinguistique et transculturelle rappelant que pour la plupart des écrivains, l'Exil est un déchirement, une expérience qu'ils témoigneront plus tard dans leurs écrits. En passant par la traversée des cultures, par la traversée des frontières, nous essaierons de mettre en évidence le rapport de l'écrivaine à la langue maternelle et à la langue d'exil (d'adoption) visant son parcours linguistique et autotraductif dans *Lignes de faille* (2005) et *Danse noire* (2013). Notre intention est de révéler combien son expérience transculturelle, d'où elle a puisé la richesse et la blessure, fait naître un nouveau monde. Nous proposons de dégager une pensée du « devenir écrivaine » en nous interrogeant sur la singularité d'une œuvre passerelle, transfrontalière, contemporaine.

Mots-clés : Huston, transculturel, identité/altérité, exil, frontière, bilinguisme, autotraduction

ABSTRACT

Claiming our purpose is to take an approach by Nancy Huston demonstrate how much the question of otherness is at the centre of the author's writing. We will analyse the representation of Hustonian writing from a translinguistic and transcultural approach recalling that for most writers. By crossing cultures, by crossing borders, we will try to highlight the relationship of the writer to the mother tongue and to the language of exile (of adoption) aimed at her linguistic and self-translating path in *Lignes de faille* [Fault Lines] (2005) and *Danse noire* [Black Dance] (2013).

Our intention is to reveal how much her transcultural experience, from which she drew richness and pain, gave birth to a new world. We propose to identify the thought of "becoming a writer" by questioning ourselves about the singularity of a bridge, cross-border, contemporary work.

Keywords: Nancy Huston, transcultural, identity/otherness, exile, border, bilingualism, self-translation

Ana Maria Alves, Instituto Politécnico de Bragança, ESE, Quinta de Santa Apolónia 5300-253 Bragança, CLLC, Centro de Línguas, Literaturas e Culturas da Universidade de Aveiro. FLUP, Porto, amalves@ipb.pt, <http://orcid.org/0000-0001-7762-2092>

1. Présage d'un entre-deux identitaire

L'écrivain en exil (...) n'est chez lui nulle part (Huston, 1997, p. 24)

Cette citation, qui introduit notre exposé, montre d'emblée la position de Nancy Huston, écrivaine d'origine canadienne, face à cette nouvelle génération d'écrivains en exil parmi lesquels elle prend place et qu'elle nomme « écrivains d'une nouvelle espèce » (Huston, 1997, p. 25). Écartelée entre cultures, Huston avoue, dans un entretien avec Mi-Kyung Yi intitulé *Épreuves de l'étranger*,

je ne voulais pas être un écrivain français ; je ne suis pas – je ne peux pas être – un écrivain canadien, je n'ai jamais écrit un mot au Canada. C'est là que j'ai compris que je faisais partie d'un groupe d'écrivains divisés [...] comme Vassili Alexakis, Agota Kristof, etc. (Yi, 2001, p. 9).

Dans *Le Déclin de l'identité* Huston admet qu'« il ne pourra plus jamais y avoir [...] d'identité facile, évidente, donnée une fois pour toutes » (p. 9). D'après elle, tous ces écrivains deviennent « d'emblée multiples » (p. 9) s'enveloppant dans une sorte d'expérience de l'universel qui viendrait se fondre au désir d'un dialogue entre cultures, de rencontre interculturelle. Rappelons, à ce propos, les paroles de Todorov (2007) qui affirmait dans son essai *La Littérature en péril*, que « tendre vers l'universalité [...] nous permet [...] d'accomplir notre vocation » qui, d'après lui, et reprenant les paroles de Kant, est un « pas obligé de la marche vers un sens commun [...] vers notre pleine humanité » (Todorov, 2007, p. 78).

Il ne s'agit, en aucun cas, d'uniformiser les cultures, mais de découvrir des identités culturelles distinctes. Comme le souligne Dominique Wolton (2008), il est nécessaire de « gérer le retour des identités et la diversité culturelle ». Cette diversité, même si elle fait débat, en France notamment, est vue comme source de développement et d'enrichissement de l'être humain, comme un patrimoine commun de l'humanité. Ce dialogue interculturel est très présent dans l'espace littéraire. Une nouvelle génération d'écrivains déterritorialisés, à la croisée de différentes cultures, entre culture d'origine et culture d'accueil, tentent de créer des ponts communicatifs par une écriture qui rend compte du mouvement, du passage d'une culture l'autre, d'un lieu autre. Cette écriture transculturelle d'une expérience d'exil permet aux auteurs d'établir les contours d'un nouveau genre littéraire, où le bannissement, l'identité, l'altérité inspirent la création narrative.

Rappelons au sujet de cette expérience de l'altérité les propos de Daniel Castillo Durante (2004) dans *Les Dépouilles de l'altérité* lorsqu'il affirme que :

le drame véritable de l'altérité : entre le soi et l'Autre, [...] existe certes des écarts, mais également des liens. L'Autre en soi, le soi en l'Autre, voilà ce qui régit en réalité la relation identité/altérité dans ses aspects les plus menaçants [...] C'est précisément dans ce genre de tension où se jouent par l'entremise de l'Autre fictif, à la fois la différence et la ressemblance,

l'écart et le rapprochement, que se situe l'enjeu véritable de l'altérité et la force dynamique et inépuisable de sa représentation dans la littérature (p. 21).

Cette dynamique induit une nouvelle écriture transculturelle, comme le souligne Basarab Nicolescu dans son manifeste en faveur de la transdisciplinarité. Il s'agit d'une écriture qui « assure la *traduction* d'une culture dans toute autre culture, par le *déchiffrement du sens reliant les différentes cultures, tout en les dépassant* » [italiques de l'auteur cité] (Nicolescu, 1996, p. 68). L'auteur de ce manifeste est convaincu que « le langage transculturel, qui rend possible le dialogue entre toutes les cultures et qui empêche leur homogénéisation, est un des aspects majeurs de la recherche transdisciplinaire » (p. 68). D'après ce même auteur, cette transdisciplinarité

concerne, comme le préfixe 'trans' l'indique, ce qui *est* à la fois *entre* les disciplines, *à travers* les différentes disciplines et *au-delà* de toute discipline. Sa finalité est la *compréhension du monde présent* dont un des impératifs est l'unité de la connaissance [italiques de l'auteur cité] (Nicolescu, 1996, p. 27).

Notons à cet égard que les écrivains déterritorialisés sont naturellement ouverts à des regards multiples sur le monde. D'après Todorov (2007), c'est à partir de la parole de ces écrivains « venus d'ailleurs » (Delbart, 2005, p. 115), allophones, que « la littérature peut beaucoup. Elle peut nous tendre la main quand nous sommes profondément déprimés, nous conduire vers les autres êtres humains autour de nous et nous aider à vivre » (Todorov, 2007, p. 72).

C'est le cas de Nancy Huston qui, par son expérience transculturelle de l'exil, se situe au croisement de plusieurs intersections culturelles. Dans son œuvre, l'auteure nous offre une nouvelle conception de vie à partir de son appartenance multiple, elle s'interroge sur son entre-deux identitaire. En tant qu'être créatif, l'auteure de *Nord* et *Journal de la création* estime qu'une identité indivise l'empêche de vivre et de créer, tandis que la division lui est littéralement vitale.

Les thèmes soulevés dans ses écrits sont marqués par son appartenance à des cultures multiples. Son long cheminement au contact de plusieurs cultures et espaces linguistiques apparaît dans le processus de sa création littéraire.

Mobilisant un savoir pluriel touchant à la littérature, à la sémiologie, à la linguistique, à la traductologie, au féminisme, elle nous révèle une multitude de perspectives. Ces connaissances ne sont pas compartimentées, fragmentées, puisqu'elle les utilise de façon diversifiée pour construire un savoir qui répond aux questions les plus complexes qui hantent le monde contemporain dont elle fait partie.

2. Identité écartelée – expériences multiples

Dans *Lettres Parisiennes* et *Nord perdu*, Huston aborde en 1986 de nombreuses questions au sujet du thème de l'exil, de la coexistence entre deux langues,

de l'auto-traduction, de la quête identitaire et linguistique, elle s'y définit comme « une fausse Française, une fausse Canadienne, une fausse écrivaine, une fausse prof d'anglais » (Huston & Sebbar, 1986, p. 101). Ce constat revient alors qu'elle confie à Catherine Argand (2001), évoquant sa posture féministe et son engagement de militante, « c'est le mouvement des femmes qui m'a ramenée à l'écriture » (Huston, 2001, as cit. in Argand, 2001, p. 33). Elle souligne également que :

Même en tant qu'écrivain je suis divisée, comme Romain Gary, entre deux langues, le français et l'anglais. Mais là où Gary faisait des versions différentes pour des publics différents, je tiens au contraire à ce que mon texte soit rigoureusement le même dans les deux langues. Je traduis moi-même mes romans. Pour en écrire un, il me faut un an, pour le traduire, un an aussi. J'améliore le premier texte grâce au second (Argand, 2001, p. 32).

Nancy Huston assure que « traduire, non seulement ce n'est pas trahir, c'est un espoir pour l'humanité » (Huston, 2007, p. 160). Elle est convaincue que l'écrivain,

écrit pour *agrandir* le monde, pour en repousser les frontières. Il écrit pour que le monde soit doublé, aéré, irrigué, interrogé, illuminé par un *autre* monde, et qu'il en devienne habitable. Ce faisant, l'écrivain traduit. Ce n'est jamais chose facile. On fait ce qu'on *peut* [italiques de l'auteur cité] (pp. 153–154).

J'écris dans la langue que veulent bien parler mes personnages, j'écris les histoires qu'ils veulent bien me raconter, je les traduis de mon mieux en mots, scènes, dialogues et intrigues ; en les lisant, chacun de mes lecteurs les traduit à nouveau dans sa langue ou plutôt ses langues à lui, celles qu'il reconnaît, celles qui l'aident à vivre et à comprendre ce qu'il vit (pp. 154–155).

Ce travail d'écriture est à nouveau évoqué dans *Lettres Parisiennes*, quand elle affirme que l'« exil n'est que le fantasme qui nous permet [...] d'écrire » (Huston & Sebbar, 1986, p. 109). Cet extrait nous plonge dès lors dans le théâtre de l'exil hustonien (Huston, 1999, p. 30), un thème qu'elle développe dans *Nord perdu* – et qui lui est précieux, et un statut qu'elle vit, qu'elle interprète « comme une expérience de non-appartenance à son milieu » (Todorov, 1989, p. 450), car elle « a choisi de vivre à l'étranger, là où on n'appartient pas, étranger de façon non plus provisoire, mais définitive » (p. 450).

L'auteure s'attache à ce sujet de prédilection car elle ressent que « les exilés, eux, sont riches de leurs identités accumulées et contradictoires » (Huston, 1999, p. 18), mais elle est aussi consciente que « l'exil [est aussi]. Mutilation. Censure. Culpabilité » (p. 22) ; difficulté de s'intégrer dans un autre pays ou l'étranger éprouve une angoisse singulière, une « sensation pénible de division » (p. 23).

Cette réflexion sur le dépaysement, sur cette déterritorialisation est reprise par l'auteure qui rejoint la pensée de Jacques Mounier quand ce dernier s'interroge au sujet des causes et des conséquences de l'exil :

Peut-on, par exemple, assimiler aux exilés les émigrés? Les expatriés? Les relégués? Les déportés? Existe-t-il ou non, des exils volontaires? Et, dans l'affirmative, ne faudrait-il pas les distinguer des exils subis? Pouvons-nous parler, à côté d'exilés de l'extérieur, d'exilés de l'intérieur? Et si l'exil est communément physique, c'est-à-dire spatial, géographique, n'existe-t-il pas également un exil culturel, un exil dans la culture, dans la langue ou les langages de l'autre et donc non seulement un rejet, un bannissement ou un châtement, mais aussi une incompréhension, une aliénation, une perte d'identité? (Mounier, 1986, p. 4).

À partir de ce questionnement, la problématique de l'exil est posée et entendue comme bannissement. Une conception défendue également par Edward Saïd qui soutient que « l'exil [...] est terrible à vivre. C'est la fissure à jamais creusée entre l'être humain et sa terre natale, entre l'individu et son vrai foyer » (Saïd, 2008, p. 241). Nancy Huston est persuadée que cette expérience d'exil, ce « sentiment d'être dedans/dehors » (Huston, 1986, p. 210), de sentiment de déracinement est vital pour comprendre sa vraie notion. Comme l'assure Julia Kristeva « il faut un certain déséquilibre, un flottement sur quelque abîme, pour entendre un désaccord » (Kristeva, 1988, p. 30).

Cet abîme, provoqué par le bannissement, par l'éloignement du pays natal, conduit l'auteure à une posture d'entre-deux, d'une langue à l'autre, d'une culture à l'autre, et révèle de véritables conflits d'identité, d'altérité. Dans sa préface *Retour d'exil d'une femme recherchée*, Hélène Castel nous renvoie d'ailleurs directement à ce sujet : « c'est parce que nous avons peur du caractère relatif et fluctuant de notre propre identité que nous raffolons des étiquettes [...] Pas nous. Foncièrement différents de nous » (Huston, 2009, as cit. in Castel 2009, p. 15).

Dès son arrivée dans un pays étranger, elle se confronte à l'autre. Autre, comme elle le soutient dans *Nord Perdu*, que nous retrouvons alors en nous-mêmes dans l'« étrangéité » qui nous habite (Huston, 1999, p. 37). Cette acception évoque celle d'Assia Djebar qui observe qu'« écrire dans la langue de l'autre, c'est très souvent amener, faire percevoir l'autre de toute langue, son pouvoir d'altérité » (Djebar 1999, p. 46). Quand on parle de la connaissance d'autrui, comme le font ces deux auteures, la référence à la pensée de Ricœur « Il y a de l'étranger dans tout autre » (Ricœur, 2004, p. 46) est forcément convoquée. Il nous semble que cette pensée va dans le sens de ce que Nancy Huston soutient quand elle affirme : « Au fond, me semble-t-il, l'étrangéité est une métaphore du respect que l'on doit à l'autre » (Huston, 1999, p. 37).

Dans un entretien à Elisabeth Chardon pour le journal *Le Temps*, Nancy Huston souligne que le fait d'être confrontée à d'autres langues, à d'autres cultures, à un espace culturel autre « permet d'avoir plusieurs identités, de vivre d'autres réalités » (Chardon, 2008, p. 33). Cette pensée nous renvoie à celle de Julia Kristeva lorsqu'elle fait référence à la question identitaire, aux identités multiples, à la diversité et atteste que « nos identités ne sont en vie que si elles se découvrent autres, étranges, étrangères à elles-mêmes » (Kristeva, 2009). En quelque sorte, il

s'agit ici non seulement de faire place à l'Autre, de se mettre à la place de l'Autre, mais surtout d'accepter l'Autre qui est en nous, reconnaissant « l'inquiétante étrangeté » dont nous parle Kristeva.

3. Entre-deux identitaire et linguistique

Ces conflits d'identités, d'altérités sont renforcés par l'obstacle de la barrière linguistique, comme l'auteure le précise dans *Nord Perdu* affirmant que dès que l'étranger traverse la frontière, la langue devient un « Mur opaque » (Huston, 1999, p. 77).

Encore à propos de cet exil linguistique, Nancy Huston tient à ses références culturelles et linguistiques, c'est pourquoi elle affirme, dans *Désirs et réalités*, « je suis étrangère et je tiens à le demeurer, à toujours maintenir cette distance entre moi et le monde qui m'entoure, pour que rien de celui-ci n'aille complètement de soi: ni sa langue, ni ses valeurs, ni son histoire » (Huston, 1995a, p. 202). Dans les *Lettres parisiennes*, elle témoigne que, en tant qu'étrangère, elle se situe dans une « zone d'ombre » (Huston & Sebbar, 1986, p. 97), qui peut être comprise comme une zone de refuge où elle fera l'apprentissage d'une nouvelle langue qui lui permettra une renaissance, un nouveau départ « une possibilité de sauvetage » (Ploquin, 2000, p. 6). Arrivée en France en 1973, Huston prétend, à présent, à « habiter un autre sol, laisser pousser d'autres racines, réinventer son histoire en rendant étrange le familier et étranger le familial » (Huston 1995a, p. 203 ; p. 76). Pour elle, « Vivre en France [...] c'était choisir d'« étrangéiser » toutes [s]es habitudes » (Huston, 1986, p. 212). à cela, s'ajoute qu'« écrire en français, c'était [...] un *double* éloignement. [...] En d'autres termes, [elle] avai[t] besoin de rendre [s]es pensées *deux fois* étranges, pour être sûre de ne pas retomber dans l'immédiateté, dans l'expérience brute sur laquelle [elle] n'avai[t] aucune prise » [italiques de l'auteur cité] (p. 212). Le choix du français comme langue d'adoption révèle que l'auteure rejette sa langue maternelle, son identité première. L'auteure est alors convaincue que l'intégration dans une nouvelle communauté linguistique passe par l'apprentissage d'une nouvelle langue : « Le plus gros morceau, si l'on aspire à se fondre dans la masse d'une population nouvelle, c'est bien évidemment la langue » (Huston, 1999, p. 30).

Le salut de Nancy Huston, dont la langue maternelle est la langue anglaise, « passait [donc] par le changement de langue » (Huston, 1995a, p. 264) ce qui allait entraîner quelques difficultés car, comme le précise l'auteure, « la première langue, la maternelle, acquise dès la première enfance, vous enveloppe et vous fait sienne, alors que pour la deuxième l'adoptive, c'est vous qui devez la materner, la maîtriser, vous l'approprier » (Huston, 1999, p. 61).

Comme elle le soutient, en 2007, dans son essai *Traduttore non è traditore*, elle a « commencé par écrire en français afin d'échapper à [s]a langue maternelle » (Huston, 2007, p. 154). Elle ajoute avoir pris son « envol grâce à la liberté et à la légèreté que [lui] conférait le français » (p. 154).

L'altérité peut alors être envisagée avant tout comme une liberté. Comme le souligne Daniel Castillo Durante (2004) dans *Les Dépouilles de l'altérité*:

Cela implique le fait de ne pas tomber sous le joug d'une autorité, aussi « libératrice » soit-elle. La liberté suppose d'emblée la capacité et la possibilité d'être différent, de penser autrement, d'installer dans le divers ses codes d'interaction socioculturelle et le droit également de faire de sa propre culture un rempart face au monde (p. 111).

Cette dynamique libératrice est développée par Huston dans *Traduttore non è traditore* où elle affirme que l'apprentissage de la langue française l'a tranquillisée « comme une camisole de force calme un fou. Elle a agi [dit-elle] à la façon d'une discipline imposée du dehors, ayant finalement sur moi un effet positif. En me contraignant, en m'interdisant d'exagérer à tout bout de champ, elle m'a sauvée » (Huston, 2007, p. 154).

Dans *Désir et Réalité*, elle insiste sur le fait que la langue étrangère lui procure une « nouvelle identité ; l'autre, l'ancienne, est jetée à la poubelle, rejetée dans les ténèbres du passé, dans l'enfer » (Huston 1995a, p. 264). Pour Nancy Huston ce nouvel apprentissage lui donne la possibilité de « tirer profit de ses identités multiples » (Argand 2001, p. 32) de « transformer [sa] détresse en richesse » (p. 32).

Elle essaie de se réinventer, de fonder une nouvelle identité à partir de laquelle elle prend conscience qu'

Il n'est pas possible ni souhaitable d'éliminer les fictions de la vie humaine. Elles sont vitales, consubstantielles. Elles créent notre réalité et nous aident à la supporter. Elles sont unificatrices, rassurantes, indispensables. On a vu qu'elles servaient au meilleur comme au pire. [...] Tout ce qu'on peut faire, c'est essayer d'en choisir des riches et belles, des complexes et nuancées, par opposition aux simples et brutales (Huston, 2008, p. 191).

Ces fictions, dont nous parle Nancy Huston, traduisent l'ambiguïté identitaire. Ambiguïté dont elle se dit consciente « l'identité est toujours un leurre » (Huston, 1999, p. 44). Dans *Nord Perdu* Huston développe cette réflexion sur la quête :

Les gens normaux passent d'une étape à l'autre de leur vie comme les serpents changent de peau. Certes ils se transforment, évoluent, parlent volontiers des 'phases' successives de leur existence... mais *l'identité*, c'est-à-dire leur sentiment de qui ils sont, de ce qu'ils font et de là où ils devraient être, va plus ou moins de *soi* (p.108).

L'auteure de *Nord Perdu* s'interroge au sujet des sens que l'identité indéfiniment reconstructible, ouverte peut suggérer : « Où suis-je mon Dieu qui suis-je d'où viens-je et surtout pour quelle raison ? [...] c'est pour *aucune raison* [...] que Tu m'as fait naître à Calgary [...] dans cette langue maternelle » (p. 108). C'est dans ce cadre de questionnement constant qu'évoluent la pensée et la poétique de Nancy

Huston. Elle ressent le besoin de comprendre la diversité culturelle qui l'entoure, tel un étranger en déplacement qui incorpore la culture de l'autre et dilue un peu la sienne, commençant de la sorte un dialogue entre cultures.

La compréhension de cette ambiguïté peut aussi provoquer chez l'auteure un sentiment gênant, comme elle le souligne, d'ailleurs, en 1995 dans son essai *Pour un patriotisme de l'ambiguïté: notes d'un voyage aux sources* :

Souvent je trouve difficile – déroutant, déstructurant – de ne coïncider vraiment avec aucune identité; et en même temps je me dis que c'est cette coexistence inconfortable, en moi, de deux langues et de deux façons d'être qui me rend le plus profondément *canadienne* (Huston, 1995b, p. 264).

En 2001, Nancy Huston renouvelle cette sensation inconfortable et avoue, dans un entretien à Catherine Argand, être « divisée entre deux langues, le français et l'anglais » (Argand, 2001, p. 32), ces deux langues « ne veulent pas se réunir; elles ne veulent même pas forcément se serrer la main, se parler entre elles; elles tiennent à se critiquer, à ironiser, à faire des blagues l'une aux dépens de l'autre; en somme, elles revendiquent toute l'ambiguïté de leur situation » (Huston, 1995b, p. 38).

Elle avoue avoir éprouvé un plaisir qu'elle n'avait « même pas pu imaginer en anglais » (Huston & Sebbar, 1986, p. 102), parce que sa langue maternelle avait été tuée par « les 'tics' universitaires » (p. 103). Sa langue s'était alors transformée dans « un poids mort » (p. 103). L'apprentissage d'une langue nouvelle était, à présent, urgent car la langue étrangère qu'elle avait apprise dans cet exil volontaire, choisi « de son propre chef, de façon individuelle pour ne pas dire capricieuse » (Huston, 1999, p. 30), la « maternait mieux que ne l'avait jamais fait [s]a langue maternelle » (Huston, 1995a, p. 218). Le choix d'une langue d'adoption la sauvegarderait d'un passé linguistique dont le poids était devenu insoutenable. Dans ce sens, la langue d'adoption est doublement libératrice vu qu'elle la maintient à l'écart de la langue maternelle et de son passé insupportable.

4. Conclusion

Nous pouvons affirmer *in fine* que l'adoption d'une nouvelle langue lui permet de s'éloigner de ses repères traditionnels et de soigner le trauma de l'abandon maternel. Reprenant l'expression de Kristeva, cette langue « d'exil » l'a tranquillisée. En effet, cette langue d'adoption a opéré « comme une camisole de force calme un fou. Elle a agi à la façon d'une discipline imposée du dehors, ayant finalement sur moi un effet positif. En me contraignant, en m'interdisant d'exagérer à tout bout de champ, elle m'a sauvée » (Huston, 2007, p. 154). En fait, « grâce à la langue étrangère qui sait si bien lécher [s]es blessures » (Huston, 1990, p. 258), elle trouve le moyen de rechercher une nouvelle vie, un nouvel espace géographique, culturel, linguistique.

Nous constatons que l'entre-deux langues – langue maternelle et langue d'adoption – occupe dans sa vie un espace différent comme elle le témoigne d'ailleurs dans *Nord Perdu* quand elle soutient que : « Depuis longtemps, je rêve, pense, fais l'amour, écris, fantasme, et pleure dans les deux langues tour à tour, et parfois dans un mélange ahurissant des deux. Pourtant, elles sont loin d'occuper dans mon esprit des places comparables : comme tous les faux bilingues sans doute, j'ai souvent l'impression qu'elles font chambre à part dans mon cerveau » (Huston, 1999, pp. 60–61). Dans un entretien avec Danielle Laurin, cité dans l'article de Klein-Lataud, elle ajoute même que « l'anglais était presque devenu langue étrangère » (Klein-Lataud, 1993, p. 217).

Dans ce partage transculturel, d'identités plurielles, elle comprend alors que « les langues ne sont pas seulement des langues; ce sont aussi des *world views*, c'est-à-dire des façons de voir et de comprendre le monde » (Huston, 1999, p. 51). Nancy Huston revient en quelque sorte à la pensée de Julien Green, l'un des écrivains qui considère, dans son ouvrage *Le Langage et son double*, « qu'une langue est avant tout un mode de penser » (Green, 1987, p. 213), « une façon de voir, de sentir » (p. 209).

Nancy Huston se fonde volontiers dans « ces êtres de frontières, ces inclassables, ces cosmopolites » (Kristeva, 1995, p. 43). Elle cherche à transmettre son expérience transculturelle, visant une approche renouvelée de l'existence, tout en sachant qu'il est impossible d'habiter une seule langue, une seule identité. Le fait d'être confrontée à d'autres langues lui permet de jouir des identités multiples, de vivre d'autres réalités. Renouant avec l'intuition de Kristeva, Huston est convaincue que l'acquisition d'une nouvelle langue, d'une nouvelle culture lui confère une identité « sublime » (Kristeva, 1988, p. 27), inespérée. Aussi, vivre à l'étranger lui a-t-il permis de prendre un petit recul, vis-à-vis du pays d'origine et du pays d'adoption ; ce qui lui a donné la possibilité de percevoir l'un et l'autre des deux pays comme des cultures. Ce constat conduit Huston à soutenir en 1986 : « Je n'aspire pas à être vraiment naturalisée. Ce qui m'importe et m'intéresse, c'est le culturel et non le naturel » (Huston & Sebbar, 1986, p. 16).

Références

- Argand, C. (2001). Entretien: Nancy Huston. *Lire*, 293, 31–35.
- Castel, H. (2009). *Retour d'exil d'une femme recherchée*. Paris: Seuil.
- Castillo Durante, D. (2004). *Les dépouilles de l'altérité*. Montréal: XYZ.
- Chardon, E. (2008, February 21). Entretien: Nancy Huston. *Le Temps*, p. 33.
- Delbart, A.-R. (2005). *Les exilés du langage. Un siècle d'écrivains français venus d'ailleurs (1919–2000)*. Paris: Pulim.
- Djebar, A. (1999). *Écrire dans la langue de l'autre. Ces voix qui m'assiègent. En marge de ma francophonie*. Paris: Albin Michel.
- Green, J. (1987). *Le langage et son double*. Paris: Editions du Seuil.
- Huston, N., & Sebbar, L. (1986). *Lettres parisiennes. Histoires d'exil*. Paris: J'ai lu.

- Huston, N. (1995a). *Désirs et réalités. Textes choisis 1978–1994*. Paris, Montréal: Actes Sud/Leméac.
- Huston, N. (1995b). *Pour un patriotisme de l'ambiguïté: notes d'un voyage aux sources*. Montréal: Fides.
- Huston, N. (1997). Le déclin de l'identité. *Liberté*, 39(1) (229), 12–28.
- Huston, N. (1999). *Nord perdu suivi de Douze France*. 637. Arles: Actes Sud. Coll. Babel.
- Huston, N. (2007). Traduttore non è traditore. In M. Le Bris, & J. Rouaud (Eds.), *Pour une littérature monde* (pp. 151–160). Paris: Gallimard.
- Huston, N. (2008). *L'espèce fabulatrice*. Arles: Actes Sud/Montréal: Leméac
- Klein-Lataud, C. (1993, November 16). *Interview de Nancy Huston*. Société Radio-Canada.
- Kristeva, J. (1988). *Étrangers à nous-mêmes*. Paris: Gallimard.
- Kristeva, J. (1995). Bulgarie, ma souffrance. *L'infini*, 51, 42–52.
- Kristeva, J. (2009). L'europe des langues. Journées Kristeva 2009 (organisées par l'École des Hautes Études en Sciences sociales (Høgskole) d'Oslo, 24–26 septembre). Retrieved April 4, 2020, from http://www.kristeva.fr/oslo_europe.html.
- Mounier, J. (Ed.). (1986). *Exil et littérature*. Grenoble: ELLUG, Université Grenoble Alpes.
- Nicolescu, I. B. (1996). *La transdisciplinarité, Manifeste*. Paris: Éditions du Rocher.
- Ploquin, F. (2000). Entretien avec Nancy Huston. *Français dans le monde*, 308, 6–7.
- Ricœur, P. (2004). *Sur la traduction*. Paris: Bayard.
- Saïd, E. W. (2008). *De la littérature et de l'exil: Réflexions sur l'exil - Et autres essais*. Paris: Actes Sud.
- Todorov, T. (1989). *Nous et les autres. De la diversité*. Paris: Seuil.
- Todorov, T. (2007). *La Littérature en Pêril*. Paris: Flammarion.
- Wolton, D. (2008). Conclusion générale : de la diversité à la cohabitation culturelle. *Hermès*, 51. Retrieved April 9, 2020, from <http://documents.irevues.inist.fr/handle/2042/23708>.
- Yi, M.-K. (2001). Épreuves de l'étranger : entretien avec Nancy Huston réalisé par Mi-Kyung YI. *Horizons philosophiques*, 12(1), 1–16. Retrieved April 9, 2020, from <https://www.erudit.org/fr/revues/hphi/2001-v12-n1-hphi3193/801192ar.pdf>.